

Rhapsodie

Muriel Bédard

Numéro 61, automne 1994

Le plaisir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, M. (1994). Rhapsodie. *Moebius*, (61), 37–40.

Rhapsodie

Muriel Bédard

après la yougoslavie
c'est la géorgie que l'on coupe
dans les reportages
les armes semblent être à l'aise
entre les bras des hommes
valse sauvage
et passion baignée de rouge
drôles d'amantes
qui procurent une paix qui dure
un orgasme permanent
regards farouches et noirs
barbes barbouillant visages
d'un bout à l'autre des canons
et coups de mortier
qui ponctuent les secondes
qui restent à l'étreinte
l'arme vient toute chaude
et de sueur mouille la main
qui embrasse la gâchette
en pompant de petits baisers
qui sifflent leur musique
au tempo du batteur amoureux
font danser les corps qui sautent
sous des feux d'artifice
où se mêle la boue

les hommes viennent à ce bal
au pas de course
et grognent de plaisir
en mourant

HALLOWEEN

vois-tu ? je me suis
déguisée en amoureuse
j'ai mis mes faux cils
du satin sur mon dos
du rubis sur mes lèvres
et ma plus fine dentelle
à la pointe des seins
brossé la soie de ma peau
et dessiné un cœur
à petits coups de rasoir
dans le mystère de mon sexe
puis j'ai ouvert les bras
comme une fleur qui s'éveille
pour attendre le party
qui ne venait pas
et j'ai dit à l'ange
qui flottait là-haut
pour se moquer de moi
attends encore un peu
bientôt je serai là

PROMENADE DE NUIT

(entre deux allées bordées de peupliers)

comme les bâtons des chaînes rompues
aux entrailles du vent

comme les mégots plantés
dans la cendre des caresses

c'est moi que l'on enterre
d'un surcroît d'amour

ma liberté
c'est le ventre nu
des étoiles

la poussière de tes lèvres
à mes lèvres
a toujours ce même goût de miel

à nos eaux se mêle un lambeau de langage
et comme tu ne mens pas ce soir encore
demain je me ferai de nouveau lumière
pour coller ma peau à ton visage

tu n'as qu'une lèvre charnue
pour cueillir sous mes bras
le bienheureux supplice

l'ombre de ta force repose
au fond
des grands yeux las

ah ! que j'aime à voir mourir sous moi
les longs sanglots joyeux
qui disent merci

ta peau si douce
c'était mon seul tombeau
et j'ai fait de ton lit
mon cimetière

En manque

l'itinéraire est tout tracé
il n'y a qu'à tourner la page
pour tout recommencer

se marier encore une fois au rude papier
sans craindre cette nouvelle épousaille
se laisser déflorer chaque fois
dans la sueur le sang et la douleur
sentir le fragile développement
de la naissance qui vient
en se rongant d'inquiétude
de minute en minute être conscient
qu'une seule fausse annotation
un mauvais tour de boussole
une erreur de calcul dans l'élévation
un trait de crayon qui fourche
et dessine un chemin dans la vague
et le petit bébé que l'on crée
tombera dans les régions impénétrables
derrière la marge
où l'on n'est vraiment nulle part
et sera perdu à jamais
rien n'est comparable à ces limbes
du poème qui manque d'inspiration